

Le dernier assaut de Jacques Tardi

Olivier Parenteau

Numéro 260, printemps 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/86887ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Parenteau, O. (2017). Compte rendu de [*Le dernier assaut de Jacques Tardi*]. *Spirale*, (260), 54–57.

L'ADIEU AUX ARMES

Par Olivier Parenteau

LE DERNIER ASSAUT

de Jacques Tardi

Éditions Casterman, 2016, 112 p.

Le dernier assaut

Le titre qu'a choisi Tardi pour sa dernière bande dessinée consacrée à la Première Guerre mondiale, *Le dernier assaut*, est davantage autoréflexif que référentiel. En effet, on peut lire ceci sur le site de l'éditeur : «*Tardi replonge dans les tranchées pour une dernière "mise au point" sur l'horreur et l'absurdité de ce conflit.*» Voilà bien un titre que seul pouvait se permettre celui que d'aucuns considèrent comme «le» bédéiste français de 1914-1918; celui qui, planche après planche, volume après volume, n'arrivait jamais à régler ses comptes avec la démesure de cette «Grande» Guerre. C'est donc fait : après *Le trou d'obus* (1984), *C'était la guerre des tranchées* (1993), *Varlot Soldat* (1999; en collaboration avec Didier Daeninckx) et *Putain de guerre* (2009; en collaboration avec Jean-Pierre Verney), Tardi livre son ultime offensive d'images et de mots contre un massacre qu'il a représenté de façon si caractéristique. Bien qu'il renvoie implicitement à ce qu'il faut bien nommer l'«œuvre désormais complète» du bédéiste sur la Grande Guerre, ce titre se veut aussi un dernier (et désespéré) hommage à tous ces hommes fauchés entre 1914 et 1918. Dans le haut d'une case qui montre des fantassins s'apprêtant à quitter leur tranchée pour se ruer dans le *no man's land*, un récitatif donne à lire ceci : «*Chaque homme était convaincu que le moment était venu de livrer son dernier assaut.*»

Cette phrase-clé, qui reprend le titre du livre, n'est aucunement optimiste : ces hommes ne sentent pas que la bataille qu'ils s'apprêtent à livrer sera décisive. Ils savent plutôt que le risque qu'ils courent de mourir au combat est grand et qu'ils sont sacrifiés pour rien : «*Aveuglés, les yeux irrités par les fumées toxiques, et hors d'haleine, nous tentions de survivre une seconde de plus, pris dans ce combat imbécile, cet effroyable assaut, cette contre-offensive, paraît-il décisive... avec, pour nos chefs, la conviction de faire reculer l'adversaire jusqu'à Berlin!*» Ce dernier récitatif est cette fois placé sous l'image, comme s'il était écrasé par le poids des soldats – empilés les uns sur les autres, hors de combat, morts ou grièvement blessés – qu'elle donne à voir. Les lecteurs de Tardi reconnaîtront là la plume et le pinceau du bédéiste, qui insiste encore et toujours sur le carnage, sur la bêtise des «chefs», sur l'abîme qui sépare la froideur de l'ordre édicté et la chaleur putride des corps qu'il participe inmanquablement à supplicier.

Une couverture franche

Fidèle à la perspective qu'il a toujours adoptée dans ses œuvres consacrées à la Première Guerre mondiale, Tardi nous plonge dans l'enfer des tranchées en adoptant très majoritairement le point de vue des soldats français. Une telle focalisation est bien sûr débarrassée de tout parti pris nationaliste; un coup d'œil sur la première de

couverture suffit pour s'en convaincre. L'image représente trois soldats allemands faisant face à trois soldats français au cœur d'un univers apocalyptique fait de feu, de barbelés et de boue. Les deux camps connaissent déjà chacun la mort : un des poilus est couché au sol, face contre terre, tandis qu'un des combattants allemands, touché à mort, est figé dans une posture chère à l'auteur : les deux bras tendus vers le ciel. La bouche du soldat allemand qui fonce en tête de peloton est ouverte de manière à évoquer un hurlement, et similairement le fantassin français au premier plan crie lui aussi quelque chose – le fait qu'il ait la tête tournée en direction du lecteur donne l'impression à ce dernier que ce cri lui est adressé, qu'il fait partie de la troupe et qu'il est lui aussi un mort en sursis. Tous ces effets de symétrie et cette prise à partie du lecteur visent à mettre en valeur le souci d'impartialité du bédéiste, qui voit en ces hommes qui s'affrontent des frères de misère. Cependant, ce dessin annonce quelque chose d'inédit dans l'univers des tranchées tel que Tardi l'imagine depuis maintenant plus de 30 ans. En effet, les expressions de ces soldats hurlants qui s'apprêtent à se livrer à un corps-à-corps sans merci laissent transparaître la haine de l'ennemi. Jusqu'ici, les combattants tardiens étaient représentés comme des hommes qui ne tuaient jamais de gaieté de cœur et qui ne consentaient à tirer un coup de feu que dans le but

Le dernier assaut

Jacques Tardi © Casterman

Avec l'aimable autorisation des auteurs et des Éditions Casterman

TARDI LE DERNIER ASSAUT

DOMINIQUE GRANGE · ACCORDZÉÂM



casterman

TARDI

de sauver leur peau. Dans *Le dernier assaut*, quelques scènes présentent des hommes qui tuent pour tuer, des cas de vengeance pure, des meurtriers qui fanfaronnent à propos du coup qu'ils s'approprient à effectuer du côté des lignes ennemies. Dans les albums précédents, cette déshumanisation des hommes par la guerre demeurait l'apanage des chefs et de tous les «gallonards» qui profitaient de la boucherie sans jamais risquer de se faire dépecer. Or, elle touche maintenant les hommes du rang. En témoigne ce passage où un soldat français faisant face à un prisonnier allemand désarmé lui enfonce sa propre baïonnette dans le ventre en lui disant : «*Ça fait du bien par où ça passe, hein, mon salaud ?*» En choisissant d'illustrer de telles scènes de violence dans cet album où il fait ses adieux à la guerre de 1914, Tardi garantit au lecteur que les gouffres dans lesquels les conflits armés peuvent plonger les hommes sont insondables. Tout ceci n'est certainement pas étranger au fait que cet ultime album soit dédié aux «*animaux morts pour la France*», ces animaux qui mouraient eux aussi par milliers, mais qui avaient au moins le mérite d'aller mourir dans l'innocence la plus pure.

De quelques nouveautés sur le front ouest

Chez Tardi, la mise en bande dessinée de la Grande Guerre a toujours impliqué de très sérieuses recherches, des échanges avec divers spécialistes de ce conflit et d'abondantes lectures, aussi bien historiques, littéraires que testimoniales. La rigueur de la reconstitution historique n'avait cependant jamais empêché le bédéiste de représenter uniquement des personnages de fiction : les innombrables fantassins et les quelques chefs rencontrés au fil des albums ne renvoyaient jamais explicitement à des hommes ayant véritablement combattu ou commandé durant la Première Guerre mondiale. Dans *Le dernier assaut*, Tardi rompt avec cette pratique en faisant brièvement intervenir un personnage historique dans la narration. Au détour d'une planche,

le soldat français qui guide le lecteur dans les méandres des tranchées tombe sur un fantassin allemand qui urine en lui tournant le dos. Incapable de l'abattre lâchement - «*[...] après tout, ce Boche est un pauvre type comme nous autres [...] C'est un pauvre con comme moi, comme nous tous... Y'a pas de différence.*» -, il décide de s'esquiver, ni vu ni connu. Le récitatif de la case suivante, où est reproduit le même dessin, nous informe cependant de ceci : «*Le brancardier Augustin venait d'épargner l'estafette Adolf Hitler - caporal au 16^e régiment d'infanterie bavarois.*» En brouillant ainsi les frontières entre le réel et l'affabulation et en suggérant qu'un personnage de fiction aurait épargné celui qui deviendra le Führer, Tardi imagine qu'un acte de bonté serait à l'origine de la survivance de l'une des figures les plus abominables du XX^e siècle. Mais cette représentation d'Hitler dans le cadre d'un ouvrage de fiction consacré à la guerre de 1914-1918 est peut-être surtout un moyen imaginé par Tardi pour insister sur la dimension matricielle de la Première Guerre mondiale, pensée comme la catastrophe inaugurale d'un XX^e siècle très brutal, comme une guerre «totale» et industrielle qui va conduire aux outrances militaires, idéologiques et génocidaires de la Deuxième Guerre mondiale. Le Hitler de 1914-1918 se soulageant seul au milieu d'un monde en ruines est une figure pathétique, celle d'un jeune Européen jeté au milieu de la guerre; le Hitler de 1939-1945 est un monstre radicalisé par son expérience de la guerre des tranchées. Sur une note moins grave, signalons que *Le dernier assaut* se distingue des albums guerriers l'ayant précédé en ce qu'il se termine par une annexe intitulée *Avant l'assaut*, dans laquelle figurent les textes qui peuvent être entendus sur les 14 pistes du CD accompagnant la bande dessinée. Tardi y narre des extraits de son ouvrage et Dominique Grange (la compagne du bédéiste) interprète des chansons pacifistes de sa composition. Celles-ci, inspirées par *Le dernier assaut* en particulier ou par l'«*innommable boucherie*» en général, ont été mises en musique par les membres du groupe Accordzêâm.

Les vieilles recettes de la guerre

Dans son ensemble, *Le dernier assaut* ne renouvelle pas ce qu'on pourrait nommer l'art tardien de la bande dessinée militaire : à un conflit usinier, interminable et routinier Tardi oppose un art lui-même inchangé, fidèle à ses principes et, disons-le, tout aussi efficace qu'émouvant. Efficace parce que subjectivement didactique. Comme à son habitude, le bédéiste propose à son lecteur une «visite guidée» de tous les endroits où la guerre fait rage (le cœur des batailles, le dédale des tranchées, les villages détruits de l'arrière, les infirmeries de campagne, etc.), et ce, par le truchement d'un personnage - ici «*Augustin, brancardier au 95^e RI*» (entendre : brancardier au 95^e régiment d'infanterie) - qui entreprend une marche parfaitement invraisemblable à travers la guerre. Il était évidemment impossible pour un soldat d'errer de la sorte dans la zone des armées; le narrateur, qui en convient sans peine, donne à lire que la déambulation d'Augustin s'apparente à un cauchemar : «*Augustin avait la tête en compote, comme après une grosse cuite. Ce qu'il avait vécu ces dernières heures remontait totalement en désordre des profondeurs de son crâne. [...] Il se souvenait vaguement [...]. Depuis combien de temps marchait-il dans ce champ d'immondices nauséabondes ?*» Cette dernière question demeurera sans réponse. Il importe peu que cette marche soit irréaliste : l'histoire d'Augustin n'a pas à être vraie si elle permet en retour au bédéiste de raconter l'Histoire et, surtout, de la commenter avec mordant. Il y a par exemple cette bande divisée en trois cases colorées de manière à évoquer le drapeau tricolore : dans la première, un soldat, au loin, crie; dans la deuxième, ce même soldat, hagard, s'est rapproché et ce qu'il crie est maintenant audible : «*Au secours! Au secours! On assassine des hommes!*» (phrase directement empruntée au roman *Les croix de bois*, de Roland Dorgelès); dans la troisième, un soldat français désabusé lui répond sarcastiquement : «*Ça t'étonne ? On est là pour ça!*» C'est de pacifisme

dont il est question ici, ce pacifisme au nom duquel toutes les bandes dessinées que Tardi a consacrées à la guerre ont été réalisées. Mais l'idéologie et le politique n'étouffent pas le projet artistique : grâce à des renvois intertextuels, à des jeux chromatiques, à tous ces petits détails aussi bien graphiques que narratifs dont Tardi a le secret, le pan militant du projet tardien ne vient jamais compromettre la terrible efficacité de l'histoire qui nous est racontée. Ce qui participe aussi à faire de cette bande dessinée une œuvre d'art propre à emporter l'esprit comme le cœur du lecteur, c'est qu'elle est en phase avec la perspective, adoptée dans presque tous les projets contemporains consacrés à ce conflit mondial (qu'ils soient de nature universitaire ou destinés à un public plus large), selon

laquelle on cherche à représenter, à comprendre ou à analyser la guerre non pas du point de vue des états-majors, mais de celui des hommes qui la font et souffrent en la faisant. Démonstration foudroyante de la bêtise humaine, déclaration de guerre officielle aux guerres d'antan, d'aujourd'hui et, malheureusement, de demain, monument bédéistique érigé au nom d'hommes pris au piège dans des conflits qui les dépassent : *Le dernier assaut* est tout cela à la fois. Dommage que cette bande dessinée de Tardi soit sa dernière devant porter sur la Première Guerre mondiale. On s'en consolera en se rappelant que cet ouvrage grinçant est paru dans le contexte très solennel du centenaire de la Grande Guerre. Depuis 2014, il n'est pas rare que les discours officiels consacrés au conflit, par

la langue dont ils usent et les mots qu'ils mobilisent, rappellent ceux qui servaient, en 1914, à encourager les troupes, et ce, bien qu'ils soient nécessaires et bienvenus ; les commémorations, non moins indispensables, figent trop souvent le chaos, elles organisent le désordre et, finalement, subliment régulièrement l'horreur qu'elles cherchent à préserver de l'oubli. Dans sa bande dessinée, Tardi aussi arrange et ordonne la guerre, mais l'œuvre engendrée fait entendre au lecteur l'argot des tranchées, le confronte aux corps suppliciés, le conduit véritablement au bout de cette nuit sans promesse de lendemain. En refermant le livre, le lecteur sort de la guerre essoufflé et assommé, le cœur gros, mais jamais gonflé par la pompe des solennités militaires. ■

